

Révolution tranquille et rhétorique néolibérale
L'illusion tranquille, de Joanne Marcotte. Les Productions Captiva, 72 min, 2007.

Martin Jalbert

Number 214, May–June 2007

Les nouveaux conflits générationnels

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10395ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Jalbert, M. (2007). Révolution tranquille et rhétorique néolibérale / *L'illusion tranquille*, de Joanne Marcotte. Les Productions Captiva, 72 min, 2007. *Spirale*, (214), 26–27.

Révolution tranquille et rhétorique néolibérale

L'ILLUSION TRANQUILLE de Joanne Marcotte

Les Productions Captiva, 72 min, 2007.

par MARTIN JALBERT

La charge néolibérale qu'est le documentaire de Joanne Marcotte se déploie à la faveur du continuum sans faille qui relie les discours. Tout dans le film — les experts qui se détachent, individualisés, du fond noir du studio; les jeunes de 20 à 30 ans invités en groupe (pour l'effet « génération » sans doute); les anonymes de la rue; la réalisatrice et narratrice; les images et les animations humoristiques qui illustrent le propos —, tout dit à peu près la même chose : le Québec serait une société pauvre où l'on ne créerait pas assez de richesse (laquelle? la créer à quelle fin? pour la concentrer entre quelles mains?), les grands responsables de cette situation étant la trop coûteuse social-démocratie (rien n'est dit, au sujet de cette prétendue pauvreté, des grasses subventions aux entreprises, de l'évasion fiscale) et la puissance des syndicats qui domineraient la société, l'opinion publique et les successifs gouvernements provinciaux. Aucune divergence dans le panel. Ce discours sans nuances se déroule selon une cohérence « blindée mur à mur » — on aime beaucoup cette expression dans le film —, comme si tous les intervenants écrivaient un seul texte, l'un commençant la phrase qu'un autre vient terminer. Ce grand texte collectif est à toute chose près la fusion on ne peut plus prévisible des éditoriaux de *La Presse*, du discours agressif et quelque peu paranoïaque contre les syndicats et les groupes populaires (ces « gens qui marchent dans la rue en hurlant »), du *Manifeste pour un Québec lucide* et du programme de l'Action démocratique du Québec. Pour conférer une allure d'évidence à cette unité discursive, le montage multiplie les citations d'autorité et les répétitions, comme si à force de les répéter les mots allaient acquérir un degré supplémentaire de clarté et de vérité (« un monopole, c'est un monopole, c'est un monopole »). Il semble ainsi qu'il fallait tirer le maximum d'effet de l'écart entre le nombre élevé d'intervenants et l'unicité du point de vue. Alors qu'il se présente comme le résultat d'une quête de sens de la part de la réalisatrice (pourquoi l'image de la politique que nous renvoient nos médias me dégoûte-t-elle?), le film ressemble plutôt à un ensemble de réponses en quête de gens prêts à les répéter et à prolonger hors du film ce continuum discursif. En tout cas, l'évidence qui se dégage de ces réponses convergentes est à ce point « évidente », comme on nous le répète, qu'on se demande comment on a pu la rater...

La Révolution tranquille comme figure de rhétorique

Comme il est devenu courant de le faire, le discours du film se réfère au moment de l'histoire du Québec qui reste toujours pourvu d'une forte aura symbolique, la Révolution tranquille. Ce dont on devrait hériter aujourd'hui, nous dit-on, ce n'est pas du principe de justice sociale au fondement de la « catastrophique » social-démocratie qui se met alors en place. Ce n'est pas non plus de ce qu'elle a entraîné : l'endettement prépondérant écrasant que recevrait la jeune génération, le monopole de

.....

Ce grand texte collectif est à toute chose près la fusion on ne peut plus prévisible des éditoriaux de La Presse, du discours agressif et quelque peu paranoïaque contre les syndicats et les groupes populaires (ces « gens qui marchent dans la rue en hurlant »), du Manifeste pour un Québec lucide et du programme de l'Action démocratique du Québec.

.....

l'État dans la distribution de services à la population et la domination qu'exerceraient les syndicats sur les âmes. On en retient plutôt les principes de modernisation et de changement, le « vent d'audace » qui a alors soufflé sur la société. Le Québec serait aujourd'hui à un moment semblable de son histoire, à cette exception près qu'il faudrait maintenant changer précisément ce qu'on a construit durant ces mêmes années. On y joue ainsi différents héritages de la Révolution tranquille les uns contre les autres. Qu'une période de l'histoire contienne une chose et son contraire n'a rien d'étonnant, car un héritage, collectif ou individuel, n'existe comme tel qu'à partir du moment où des sujets acceptent d'en prendre possession et de le transmettre à leur tour, même partiellement. On le voit bien : c'est le geste même d'hériter qui constitue l'héritier et qui donne une forme spécifique à l'héritage. Cette transmission se fait selon un déroulement compliqué où présent et passé s'échangent des lumières. On ne saurait donc pas reprocher à ces gens d'être de mauvais héritiers. Il y a plus important.

La Révolution tranquille a ici plusieurs utilités : elle sert à la fois à donner une couleur locale aux « bonnes idées venues d'ailleurs », en l'occurrence le néolibéralisme à la Reagan et à la Thatcher (augmenter les frais de scolarité et les tarifs de soins de santé, d'électricité, de garderie; abolir les programmes sociaux; supprimer le Code du travail; déréglementer le marché; démanteler les syndicats; abolir le principe d'ancienneté; rétablir la concurrence entre les travailleurs; etc.), à établir une continuité historique quelque peu factice (les réformes de demain seraient plus fidèles au passé que ne l'est la conservation de leurs acquis) et à

légitimer un ensemble de projets en profitant de la connotation favorable qui accompagne le nom de ce moment historique. Mais surtout, la convocation du bon héritage de la Révolution tranquille est franchement rhétorique dans ce discours, tout comme l'usage des mots « régressif » ou « conservateur » pour parler de la défense des programmes sociaux et des acquis syndicaux. L'opposition entre le « *statu quo* » de la social-démocratie, « l'immobilisme » des syndicats et des groupes de citoyens et le caractère « progressiste » des réformes et de la modernisation capitaliste dissimule mal un tout autre antagonisme qu'on cherche ainsi à brouiller. Ce qui pose problème chez les locuteurs du film, ce n'est pas le caractère régressif et défensif de ces acquis sociaux, c'est leur existence même. Ce qui leur importe, ce n'est pas qu'il faille réformer à tout prix, intransitivement, c'est la direction bien précise qu'il faudrait donner aux réformes tant espérées. La position des intervenants du film serait la même dans un moment d'offensive populaire ou syndicale. Ce qui leur semble fondamentalement insupportable, c'est que les possibilités offertes à n'importe qui, à l'égal du plus riche, d'aller à l'école, de gagner sa vie raisonnablement, de travailler dans des conditions convenables, de ne pas vivre sous la menace d'un congédiement arbitraire, de se chauffer, de se faire soigner, de faire garder ses enfants, que ces possibilités, dis-je, soient garanties par des mécanismes collectifs qui limitent le libre-

marché et qui réduisent les inégalités. Ce sont ces quelques manifestations de l'égalité qui font manifestement scandale. Il est aussi fallacieux de proclamer ensuite qu'au fond c'est la gauche qui est conservatrice et que « *les idées de droite sont des idées de gauche* ».

On ne défend jamais un héritage sans défendre une idée spécifique du présent et de l'avenir. Quand on n'est pas d'accord sur le présent, on ne l'est pas plus dans le rapport au passé. C'est ce désaccord, qui n'a rien de neuf, contre un discours qui n'a rien de neuf, qu'il m'importait de réaffirmer ici. ☉

DOSSIER LES NOUVEAUX CONFLITS GÉNÉRATIONNELS

La grande rupture

La génération qui nous précède, aussi appelée le *baby-boom*, a réussi tout un tour de force : s'extirper du pouvoir écrasant de la religion catholique. Dans une période charnière de l'histoire du Québec — la Révolution tranquille —, elle a marqué l'imaginaire en réalisant ce que toute jeune génération rêve d'accomplir : une rupture définitive et brutale avec l'institution.

Pour opérer la grande rupture, les jeunes *boomers* ont dû commettre un acte radical : nier l'héritage de leurs propres parents, refuser sa valeur centrale. Symboliquement, il y a là une mise à mort. Opération déchirante, violente. Mais aussi : opération libératrice, jouissive.

Rejeter du revers de la main l'Église (qui jusqu'alors régnait sur l'expression religieuse, politique et culturelle de la société québécoise) ne se fait pas sans heurts. Pour s'émanciper des tentacules de la pieuvre, pour tuer la bête que représentait ce dogme, nos parents ont dû symboliquement s'affranchir des valeurs prônées par leurs propres parents. Séparation douloureuse, souvent accomplie dans une rupture de dialogue, voire dans une grande violence. J'ai en tête cette image qui provient d'une histoire de famille : un enfant, rendu adolescent, décide de ne plus aller à la messe. Pour faire « *sortir le démon de son corps* », sa mère le poursuit avec un balai dans la maison, cherchant à le frapper.

Quand on a vingt ans et la vie devant soi, faire un pied de nez à l'institution la plus puissante de notre pays francophone en Amérique et rejeter en bloc l'héritage culturel de ses propres parents apporte sa dose d'adrénaline et d'espoir.

Après s'être affranchi du pouvoir hégémonique de l'Église, les jeunes *boomers* ont vécu un euphorique sentiment de liberté. Après le meurtre du père symbolique, naît une agréable sensation : il n'y a plus de loi. Tout est possible. Exit la répression ; bienvenue la recherche du plaisir par l'expérimentation — comme à l'adolescence. Libération des mœurs sexuelles, drogues, recherche d'une nouvelle spiritualité, vous connaissez la chanson...

Comme plusieurs, j'envie ceux qui ont vécu ces fameux rassemblements mythiques dont nous parlent avec nostalgie les *boomers*, telle la fameuse Saint-Jean de 1975 sur le mont Royal. Une célébration qui dura trois jours et trois nuits ! Des caisses de bières, des corps accouplés ou affaissés, des gens qui se baignent dans le Lac aux Castors ! Quel *party* ! À 17 mois de l'élection du Parti Québécois, en novembre 1976, les jeunes Québécois célèbrent la naissance d'une nouvelle identité. Le passé est éclipsé, on regarde vers l'avant et tout est permis. Quelle génération n'aurait pas voulu, à vingt ans, vivre avec tant d'espoir et d'insouciance ?

Et le *party* n'a pas eu lieu que sur la montagne : l'Église a été « brûlée », la famille éclatée, l'école complètement transformée et — on l'oublie trop souvent — les coffres de l'État dilapidés. Quelle jouissance !

Étrangement, c'est beaucoup plus tard, lorsque les *boomers* ont eu des enfants (ou ont dû laisser leur